

Guérison d'un aveugle-né

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **14 (1876)**

Heft 24

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183797>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Guérison d'un aveugle-né.

Beaucoup de gens se figurent qu'un aveugle-né, qui, arrivé à l'âge de 18 ou 20 ans, pourrait tout à coup faire usage de ses yeux, devrait éprouver une impression indescriptible en face des milliers d'objets qui nous entourent. On pense qu'il devrait tomber en extase devant la grandeur et la variété d'un spectacle si nouveau pour lui. C'est une erreur.

Si nous apprécions les formes, les couleurs, les distances, la richesse de la nature et ses harmonies, c'est que nous avons appris graduellement et dès notre plus tendre enfance à voir, à toucher, à comparer les objets extérieurs et de là à les comprendre. Chacun sait, du reste, qu'un petit enfant ne se rend nullement compte de la distance, et que voyant briller au loin un objet qui flatte ses regards, il étend le bras pour le saisir.

Sans cette première expérience, cette étude raisonnée et graduelle, tout ce qui se présente à nos yeux nous apparaîtrait sous une forme vague et confuse, ainsi qu'on pourra s'en convaincre par les lignes suivantes que nous empruntons à un travail publié par M. le docteur Dufour, au sujet d'une opération qu'il a faite sur un aveugle de naissance, opération fort remarquable et qui a parfaitement réussi.

Nous éliminons de nombreux détails scientifiques, nous bornant à citer les traits les plus frappants et à la portée de chacun :

Noé M., âgé de 20 ans, des Contamines, est né atteint de cataractes congénitales aux deux yeux. Les cataractes forment un écran très blanc, créacé, fort opaque et ne permettant pas d'autre perception que la différence entre la lumière et l'obscurité. Toutefois, le malade distingue la qualité de la lumière, et lorsqu'une couleur vive est placée près de son œil il a l'impression de couleurs différentes, et a obtenu ainsi l'impression du rouge, du jaune et du bleu : mais il n'a jamais eu la sensation d'une forme quelconque, d'une ligne, d'un contour.

L'opération de la cataracte est pratiquée à l'œil droit, le 14 juin 1875, et se passe sans la moindre irrégularité fâcheuse.

Le malade est tenu dans une chambre sombre et sous le bandage jusqu'à ce que son œil puisse commencer à subir des expériences. Lorsque l'œil est suffisamment guéri, le bandage est enlevé et le malade amené à la lumière. Il se laisse conduire comme un aveugle et ne paraît pas avoir l'attention attirée par les objets à forme précise qui sont devant lui. Il marche, se tourne, s'assied comme un aveugle et me laisse, je l'avoue, l'impression que le traitement a été infructueux.

Noé M. étant assis, le dos tourné à la fenêtre, je lui fais remarquer ma main qui bouge sur mon habit foncé. Voyez-vous quelque chose ? *Oui, je vois quelque chose de clair.* La notion de clair et d'obscur existant en lui avant l'opération, il est naturel que ce soit sa première constatation après. Il répondait exactement aux questions posées relativement au toucher, mais dès qu'on le questionnait sur sa perception oculaire, c'était ordinairement une exclamation sans suite, euh ! euh ! ou *c'est !*

Reprenant l'examen, je prévins le malade que je lui montre ma main ; puis la faisant varier de forme, fermant le poing, étendant un ou plusieurs doigts, je cherche à lui faire désigner ces changements. Le malade est là, regardant en apparence avec soin, mais sans aboutir à une réponse, et sans même pouvoir me dire, s'il voit ou ne voit pas ces changements.

À la vue de ma montre, il reste absolument incapable de dire si elle est ronde ou carrée. Aussitôt qu'il l'a saisie avec la main il dit : « C'est rond, c'est une montre. » Il indique ensuite avec précision la couleur bleue d'une cravate que la garde-malade portait au cou, mais sans s'attacher à autre chose qu'à la couleur, la forme de l'objet lui étant encore inconnue. Il n'eut pas l'air, tout en regardant la cravate bleue, d'avoir l'attention attirée par la personne qui la portait.

Je lui montrai ma chaîne de montre qui pendait à mon gilet. Il dit : « C'est jaune, cela bouge. » C'est la première fois qu'il constatait un mouvement, car le premier jour il n'avait pas su constater que ma main bougeait. Noé M. qui n'avait su jusque là que *sentir* un mouvement venait d'apprendre à *voir* un mouvement.

Noé M. marche les mains en avant et tâtonne en cherchant le loquet de la porte exactement comme s'il n'y voyait pas. Cependant, si on le rend attentif aux renseignements qu'il peut tirer de son œil et qu'on l'empêche, par exemple, de chercher son chemin avec les deux bras étendus en avant, il suit une direction qui est évidemment donnée par le sens visuel.

Conduit deux ou trois fois à la fenêtre, l'opéré s'est toujours comporté comme si on l'avait mis en présence d'un fouillis de couleurs et de formes. Sauf le toit gris-clair de la gare d'Echallens, il ne signalait rien de son propre mouvement. L'espace est pourtant libre devant la maison : après le jardin, quelques bâtiments, puis un vallon, une colline verte plus loin, enfin le lac bleu et par delà le lac, les montagnes de la Savoie et du Jura. Noé M. ne se rendait compte de rien. Il signala d'abord le vert du premier plan. Plus tard il me dit : « Je vois du bleu : » en disant cela il regardait au loin le lac. Je lui expliquai que c'était une grande surface d'eau ; il ne comprit absolument pas.

Cette difficulté de se rendre compte des objets éloignés s'explique par le fait que le malade n'avait appris à connaître le monde que par le toucher. Il s'agissait donc de quelque chose d'absolument nouveau pour lui. Le paysage, surtout le paysage éloigné, est donc ce qu'il eut le plus de peine à saisir, et je ne suis pas sûr qu'à son départ de l'hôpital il ait eu une notion exacte des montagnes. Il comprit cependant, d'après ce qu'il avait vu de la fenêtre, qu'en arrivant chez

ut il apprendrait à connaître le mont Blanc, au pied duquel il avait vécu et dont il n'avait jamais pu se faire une représentation quelconque.

L'auberge de village.

Il est quelqu'un qui connaît mieux les gens de son village qu'un pasteur, c'est un curé; il est quelqu'un qui les connaît mieux que le curé, c'est l'aubergiste.

On ne dit au pasteur que ce que l'on veut; le curé n'entend guère que les femmes et les enfants; l'aubergiste voit les hommes plusieurs fois par semaine, souvent plusieurs fois par jour. Il les voit dans la discrétion et la dissimulation, c'est-à-dire de sang-froid et comme ils veulent paraître; il les voit dans le vin, c'est-à-dire dans la vérité, avec leur tempérament vrai et leur caractère. Il assiste à toutes leurs discussions, et connaît leur esprit; il est témoin de leurs marchés — qui reposent toujours au fond d'une bouteille — et voit leur savoir-faire et leur bonne foi; il intervient dans leurs querelles et dans leurs rixes, et sait ne pas confondre l'homme bon et inoffensif avec le pervers et le dangereux. L'aubergiste peut savoir et sait souvent tout cela. Il entend plus de confessions en huit jours que le curé en six mois; il voit la misère et ses causes et ses suites de plus près que le pasteur. L'auberge du village est une ménagerie de ces bêtes féroces qu'on appelle des cancons, et qui font plus de victimes que les tigres du Bengale et les crocodiles du Nil; c'est là qu'ils entrent gros comme des puces, c'est de là qu'ils sortent gros comme des éléphants. Tout y passe, l'ambition du syndic, les idées modernes du régent, la méchanceté des enfants d'aujourd'hui, la vertu des servantes, le procureur et ses exploits, l'huissier et ses saisies, l'avarice des uns, la prodigalité des autres, les bourses garnies et les bourses plates, et la méchanceté de tous.

L'aubergiste de village pourrait être une puissance; mais la nature ne lui a pas tout donné: il n'est surtout pas assez philosophe, et il aime trop le binocle et le piquet.

Nous nous arrêtons dans une auberge située à l'intersection, à la *croisée* de deux grandes routes. Une enseigne en fer forgé, plantée dans l'angle de la maison, porte les mots: *A la Croix blanche. Bon logis à pied et à cheval.* La croix blanche, c'est la croix de Savoie, dont on a fait une croix suisse en en tronquant les bras, les deux étant d'argent sur champ de gueules.

Ces sortes d'enseignes sont communes chez nous; de fait, rien ne résiste plus aux orages et à la lumière que ces souvenirs de la servitude. Avec la Croix blanche, nous avons l'Aigle, le Grand Aigle d'Autriche, le Faucon, le Lion d'or, la Tour, le Sauvage et la Tête noire, plus anciens, le Cheval blanc, plus religieux, et l'Ours, ... l'Ours surtout, car il n'était pas de village un peu important qui n'eût son auberge à l'enseigne de l'Ours de Berne, singulièrement démodé aujourd'hui. C'est ainsi que nous

avons la Croix fédérale et l'Écusson vaudois, depuis 1804; comme dans les villes on a l'hôtel Gibbon, l'hôtel Byron, l'hôtel du Grand-Pont. Toutes ces enseignes sont des dates historiques et sont, en somme, bonnes à conserver. Nous avons déjà, depuis 1874, des *pintes de la Révision*, qui dureront beaucoup moins que les autres; un cafetier a commandé même dernièrement une *pinte de la Réorganisation militaire*; pour peu qu'il ait l'esprit des affaires, ce bon homme s'y prendra à deux fois pour accrocher cette enseigne. J. D.

L'ecclierbotâie.

Lè z'auto iadzo on crayâi âi sorciers, que frinnâvon à la chetta, à cambelion su on bâton dè remasse; on crayâi assebin âi châota-bouenne, âi revegneints, âi serveints, âi diablio et âi diabliotins que fasont decé, delé, toté soirtés dè metcheints toirs. On crayâi oncora âi z'énemis, âi tsermaléris et âi présadzo dè toté soirtés; lè triâiès dâi z'agassés, lè pliorâiès dâi pû et lè pétâiès dâi chaulès et dâi trabiès épouâirivon. Oreindrâi cein a on pou passâ, mâ tât parâi ien a qu'on adè lâo z'idées et cein que l'ont dein la boula, ne l'ont pas outra part. Yein a onco que crayon que quand l'est qu'on va à la faire, se la première dzein qu'on reincontré est 'na fenna, la faire est manquâie; et plie la fenna est vilhe et poueta, plie la faire va mau.

C'étâi pè on demâ, on biau dzoi dâo mâi dè Mé; lè motsés bordenâvon; lè greliets, ein sublieint, dzelhivon dein l'herba; lè z'osé tsantâvon et lè pû assebin ein cliouseint lè ge po montrâ que sâvon lâo tsanson per tieu, et que n'ont pas fauna dè guegni dâo papâi barbouilli, coumeint lè bouailans dâi sociâtâ dè chant. On hommo, cé dzoi quie, soo sa vatse dè l'étrâblio po la menâ à la faire dè Lasarraz; l'avâi met on grand tsapé nâi, quasu rodzo, que lâi couvressâi lo cotson; son collet dè tsemise lâi rapâvé lè z'orolhiès et sa potta dè dézo qu'étâi coumeint on revon dè tâtra à la cudra, ravouaccliâvè on bocon et avâi 'na regola que lo fêtu dè sa grossa pipa lâi avâi fé. La première dzein que reincontrâ, fe 'na pourra vilhe fenna qu'allâvè lavâ dâi patins âo borné. A l'avi que l'a ve, stu coo sè fo ein colère coumeint on mâcllio dévant on drapeau rodzo; l'einsurté cliia pourra vilhe ein lâi deseint: Vilhe tsaravoûte! ne manquâvè perein què cein, que te tè trovâi quie; t'einlèvâi te pi! Ora, vouaiquie ma faire manquâie, adieu po veindrè ma vatse! » et tot ein faseint lo detertin, sè revirè et raminè sa dzaille à l'étrâblio. Ein passeint découtè lo crâo dè verin, la bête épouâiriâ pè sè djurèmeints et sè bouailâiès, fâ 'na lanchâ et lo tsampè dein lo crâo; l'ecclierbotâie que cein fe; épolaillâ on fâo dè dzenelhiès qu'è tout su lo fémé. L'arâi tot émelluâ quand s'est raveintâ dè lè dedein.

Ora, après cliia fameusa ecclierbotâie dein lo verin, allâ lâi doutâ sa croyance âi présadzo et surtot à cliiaoque po allâ à la faire; lâi est plie eintétâ què jamé et totè lè résons dè quoui que sâi, ne servetront à rein.